

## 1918 : l'année de la victoire

### Février 1918 : le calme avant la tempête

Pour ce mois de février 2008, nous vous présentons une sélection de trente clichés réalisés par les opérateurs militaires en février 1918. Accompagnés de leur légende d'origine, ces documents regroupés dans des ensembles thématiques sont complétés par des informations supplémentaires.

Après un mois de janvier relativement calme, la situation du mois de février 1918 témoigne d'un accroissement des engagements sur la ligne de front. Se manifestant majoritairement par des « coups de main », c'est-à-dire des attaques rapides et limitées qui ont pour objectif de capturer des prisonniers et de déstabiliser les lignes adverses, l'activité militaire de février 1918 se limite aux actions de harcèlement qui se déroulent sur l'ensemble du front.

Dans la Marne, les hommes du 21<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale affrontent et stoppent les compagnies d'assaut allemandes qui lancent une attaque contre le fort de La Pompelle. En Meurthe-et-Moselle, les troupes du 128<sup>e</sup> régiment d'infanterie effectuent un "coup de main" dans le secteur de Réchicourt-la-Petite, situé au nord-est de Lunéville. Elles capturent plus de deux cents soldats allemands qui défilent devant le général Guignabaudet, chef de la 41<sup>e</sup> division d'infanterie.

Depuis le mois de janvier 1918, les troupes américaines occupent une plus large partie du champ de bataille, cela dans la perspective de les aguerrir d'avantage à la guerre des tranchées. Installées au nord-ouest de Toul, les troupes du général Pershing remportent ainsi des succès encourageants pour la suite des opérations.

A l'arrière du front, de nombreuses villes subissent les raids aériens des bombardiers allemands. A l'instar des villes situées à proximité du front, Paris n'est pas épargnée par les bombardements. Visant les installations en tout genre, ils plongent la population parisienne dans un climat de terreur, qui redécouvre le son des sirènes disséminées dans la ville et retrouve le chemin des abris installés dans le métropolitain délaissés depuis la fin des bombardements par les *zeppelins* en 1916.

Dans les théâtres d'opération du Proche-Orient, les troupes alliées remportent les succès contre les armées turques. L'armée britannique du général Allenby poursuit son avancée au nord de Jérusalem, tandis que les tribus arabes, appuyées par des contingents français et britanniques, harcèlent les convois de ravitaillement ennemis qui empruntent la voie de chemin de fer du Hedjaz. Les tirailleurs et spahis du colonel Bremond combattent aux côtés des cavaliers arabes emmenés par le prince Fayçal et le colonel T.E. Lawrence, plus connu sous le nom de Lawrence d'Arabie.

## I / Le calme avant la tempête.

En ce mois de février 1918, les troupes alliées attendent les prochaines offensives allemandes annoncées comme décisives. Un calme relatif est présent sur le front, interrompu par les bombardements.

- **Photo n° 1** : Située à vingt-trois kilomètres au nord de Nancy, la commune de Dieulouard n'est pas épargnée par les bombardements aériens ennemis. Dans la nuit du 17 au 18 février 1918, un groupe de bombardiers allemands survolent la ville et larguent sa cargaison de bombes, provoquant d'importants dégâts. Parmi celles-ci, plusieurs n'ont pas explosé au moment de toucher le sol. En effet, deux bombes percent le toit de l'église et percutent l'un des piliers de l'édifice sans exploser. De nos jours, ces deux projectiles toujours visibles sont exposées dans la paroisse en souvenir. Ci-dessus, une bombe plantée dans le sol attend d'être neutralisée.



1 / Référence : SPA 111 R 4135  
Dieulouard, Meurthe-et-Moselle, après le bombardement par avions du 17 février 1918, une torpille non éclatée.  
18/02/1918, opérateur Edmond Famechon.

- **Photo n° 2** : La Meurthe-et-Moselle, et plus particulièrement sa capitale Nancy, n'est pas épargnée par les bombardements par canons, dirigeables et avions. Entre le 4 septembre 1914 et le 31 octobre 1918, plus de 1186 projectiles touchent la ville. Le centre ville est détruit par les bombardements. L'hôtel Excelsior, situé de nos jours à l'angle des rues Mazagan et Henri Poincaré, fut construit en 1911 sur les plans des architectes Weissenburger et Meinville. Cet édifice est présenté comme étant l'un des exemples architecturaux les plus remarquables élaboré par l'Ecole de Nancy.



2 / Référence : SPA 21 GO 953  
Nancy, l'hôtel Excelsior démoli par une bombe d'avion.  
26/02/1918, opérateur Auguste Goulden.



3 / Référence : SPA 19 CB 662  
 Ruines de l'église de Fontenoy dans l'Aisne.  
 13/03/1918, opérateur Bauche.

- **Photo n° 3** : Située à dix kilomètres à l'ouest de Soissons, le village de Fontenoy fut le théâtre de violents combats lors de la première bataille de la Marne, en septembre 1914. Souvent photographiées par les équipes de la SPCA (Section photographique et cinématographique de l'armée), les églises détruites font l'objet d'une attention particulière pendant la guerre. Comme en témoigne un rapport du 10 octobre 1917<sup>1</sup>, la SPCA doit établir, en accord avec le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, un inventaire des monuments détruits par les bombardements. Pendant le conflit, ces images d'églises détruites sont souvent diffusées dans la presse illustrée pour dénoncer la « barbarie » de l'ennemi.

- **Photo n° 4** : Situé à dix kilomètres à l'ouest de Reims, dans la Marne, le village de Châlons-sur-Vesle constitue un point de concentration des troupes qui se rendent vers les combats. Des mitrailleurs appartenant à une compagnie d'un régiment de marche de tirailleurs plaisantent devant l'objectif de l'opérateur de l'armée. Ces compagnies de mitrailleurs assurent au reste des unités du régiment le soutien nécessaire sur le champ de bataille. Equipé d'un chariot, ces hommes transportent armes et munitions.



4 / Référence : SPA 66 L 3258  
 Châlons-sur-Vesle, Marne, compagnie de mitrailleurs montrant en ligne, la pause.  
 19/02/1918, opérateur Albert Samama-Chikli.

<sup>1</sup> Contrôleur adjoint des armées Jaillet, rapport sur la création, le fonctionnement et les résultats de la Section photographique et cinématographique de l'armée, du 10 octobre 1917, pp. 95-96.



5 / Référence : D93-13  
 Sommedieue, Meuse, soldats américains partant  
 pour les tranchées.  
 Date : février 1918  
 Photographe : don Louis Soulié.

- **Photo n° 5** : Depuis le début de l'année 1918, les troupes américaines gagnent le front pour parfaire leur aguerissement militaire en vue des grandes offensives prévues au printemps. Les unités américaines rejoignent le secteur de la Woëvre dans la Meuse. Des soldats américains, ou *Sammies*, traversent le village de Sommedieue, situé à dix kilomètres au sud de Verdun. Ce cliché a été pris par Louis Soulié, officier de cavalerie, qui possédait un appareil personnel à plaque de verre. Malgré l'interdiction de prendre des photographies par les autorités militaires, de nombreux soldats possèdent leur propre matériel de prise de vue, laissant de nombreux témoignages sur leur expérience militaire. Certains d'entre eux sont conservés parmi les collections de l'ECPAD.

- **Photo n° 6** : Un opérateur cinématographique de l'armée effectue une prise de vue devant le village dévasté de Souain, situé au nord de Suippes dans la Marne. Entièrement détruit par les bombardements, le village est reconstruit au lendemain de la guerre. Il est rattaché au village de Perthes-lès-Hurlus qui n'est pas reconstruit. Depuis 1919, une nécropole militaire accueille les corps des soldats tombés dans la région.



6 / Référence : SPA 61 E 3006  
 Souain, Marne, un opérateur de la SPCA (Section photographique et  
 cinématographique de l'armée) au travail.  
 15/02/1918, opérateur Amédée Eywinger.



7 / Référence : SPA 65 L 3226  
Sillery, Marne, tombes de soldats russes.  
16/02/1918, opérateur: Albert Samama-Chikli.

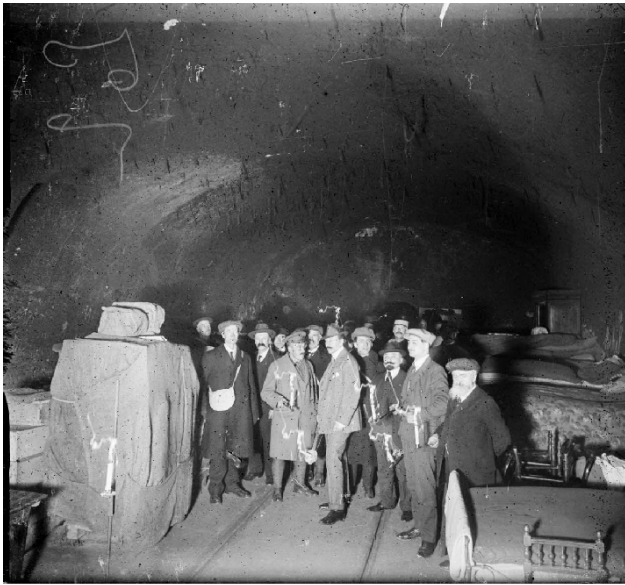
- **Photo n° 7** : Installé sur la commune de Sillery à l'est de Reims, le cimetière militaire accueille les sépultures de soldats tombés dans les combats menés pour la défense de la ville. Parmi les tombes, on distingue les sépultures russes surmontées de la croix orthodoxe. Ces tombes sont celles des hommes appartenant aux anciennes brigades d'infanteries russes débarquées en France en avril 1916. Installées dans la Marne, la 1<sup>re</sup> brigade du général Lokhvitsky s'illustre particulièrement dans les combats

du mois de juillet 1916 menés autour d'Auberive et du fort de La Pompelle. Elles participeront également à l'offensive Nivelle d'avril 1917. Au lendemain de la chute du tsar, les 1<sup>re</sup> et 3<sup>e</sup> brigades d'infanterie russes, qui sont au repos dans le camp de la Courtine dans la Creuse se mutinent et refusent de reprendre le combat pour rentrer en Russie. Cette rébellion est réprimée le 18 septembre 1917 après un combat engagé avec les troupes russes restées loyales et appuyées par l'artillerie française. Les mutins capturés sont envoyés en Afrique du Nord dans des camps de prisonniers, tandis que leurs camarades demeurés en France poursuivront la lutte au sein de la Légion russe rattachée à la 1<sup>re</sup> division marocaine du général Daugan.

- **Photo n° 8** : Place Duroc à Pont-à-Mousson, des gabions protègent les passages situés sous les arcades. Soumise aux tirs de l'artillerie allemande, la ville est peu à peu évacuée de ses habitants.



8 / Référence : SPA 111 R 4141  
Pont-à-Mousson, Meurthe-et-Moselle, les gabions protégeant la place Duroc.  
17/02/1918, opérateur Edmond Famechon.



9 / Référence : SPA 64 L 3171G  
 Reims, Marne, une mission canadienne visite  
 l'établissement Clicquot-Ponsardin.  
 10/02/1918, opérateur Albert Samama-Chikli.

- **Photo n° 9** : Depuis septembre 1914, la ville de Reims subit le pilonnage des canons allemands installés dans les forts situés au nord de la ville. Entre septembre 1914 et avril 1917, la ville ne compte plus que 17 000 habitants, soit 100 000 de moins qu'au début des hostilités. Devenue une ville en état de siège, Reims est peu à peu repeuplée par ses habitants au lendemain de l'offensive d'avril et mai 1917, qui écarte un peu plus l'étreinte allemande. Cependant, en février 1918, la menace d'une nouvelle offensive allemande sur la ville provoque une nouvelle évacuation de la population sur Epernay. Ceux qui décident de rester ont trouvé refuge dans les caves à champagne. Une délégation de journalistes canadiens, en visite dans la région, découvre la cave de la maison Clicquot-Ponsardin, où plusieurs centaines de personnes ont trouvé un abri sûr.

## II / Le temps des « coups de main ».

A l'instar du mois de janvier 1918, le mois de février demeure marqué par une activité militaire se limitant aux petites actions de harcèlement, qui visent à détourner l'attention de chaque belligérant sur le lieu où les grandes offensives seront lancées. Ces « coups de main » menés par des petites unités d'assaut se déroulent sur l'ensemble du front.



10 / Référence : SPA 65 L 3242  
 Fort de la Pompelle, Marne, soldats entretenant les boyaux  
 de communication.  
 17 février 1918, opérateur Albert Samama-Chikli.

- **Photo n° 10** : Construit entre 1880 et 1883, le fort de La Pompelle de style Séré de Rivière protège les flancs situés à l'est de Reims. En ces jours de février 1918, le fort est occupé par les hommes de la 2<sup>e</sup> compagnie du 21<sup>e</sup> régiment d'infanterie coloniale (RIC), commandée par le chef de bataillon Jacob, elle-même rattachée au 1<sup>er</sup> corps d'armée colonial du général Mazillier. Ce régiment colonial défend le fort au moment de l'attaque allemande qui se déroule entre le 28 février et le 1<sup>er</sup> mars 1918. Soutenues par les lance-flammes, les troupes d'assaut allemandes accèdent aux fossés du fort avant d'être repoussées par la 5<sup>e</sup> compagnie du 21<sup>e</sup> RIC.

- **Photos n° 11 et 12** : Au début du mois de février 1918, plusieurs petites attaques sont menées par les troupes allemandes et françaises installées dans la région de Bures et d'Arracourt en Lorraine. L'une d'entre elles, menée le 19 février par le 128<sup>e</sup> régiment d'infanterie (RI), est dirigée contre les positions allemandes situées à Réchicourt-la-Petite. Rattaché à la 41<sup>e</sup> division d'infanterie du général Guignabaudet, le 128<sup>e</sup> RI capture 215 prisonniers allemands appartenant au *VIIIe Landwehr* bavarois<sup>2</sup>. A Dombasle-sur-Meurthe, situé à l'est de Lunéville, les prisonniers allemands défilent devant les hommes du 128<sup>e</sup> RI rassemblés autour du chef de corps le lieutenant-colonel Berthoui et du général Guignabaudet venus féliciter les troupes.



11 / Référence : SPA 20 GO 908  
Dombasle, Meurthe-et-Moselle, prisonniers allemands attendant leur départ pour le camp.  
25/02/1918, opérateur Auguste Goulden.

- **Photo n° 13** : Prise par Louis Soulié, officier de cavalerie, cette photographie montre ses camarades en février 1918, occupant les tranchées du ravin du Helly, situé à l'ouest du fort de Douaumont au nord-ouest de Verdun.



12 / Référence : SPA 20 GO 917  
Dombasle, Meurthe-et-Moselle, les prisonniers allemands défilent devant le général Guignadaubet.  
25/02/1918, opérateur Auguste Goulden.



13 / Référence : D93-9  
Dans le ravin du Helly, Meuse.  
Date : février 1918.  
Photographe : don Louis Soulié.

<sup>2</sup> Carnet de guerre de Louis Deslabres, soldat au 128<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne.



14 / Référence : SPA 64 L 3179G  
Chenay, Marne, poste de commandement du général Beaudemoulin. Les abris.  
11/02/1918, opérateur Albert Samama-Chikli.



15 / Référence : SPA 64 L 3186G  
Cavaliers de Courcy, les rives du canal.  
12/02/1918, opérateur Albert Samama-Chikli.

- **Photos n° 14 et 15** : En février 1918, le secteur qui s'étend du sud du Godat jusqu'au Cavalier de Courcy, est occupé par les effectifs de la 157<sup>e</sup> division d'infanterie (DI) du général Antoine Beaudemoulin. Dépendant du 34<sup>e</sup> corps d'armée, la 157<sup>e</sup> DI assure la défense du secteur disputé lors de l'offensive d'avril 1917. Situé au nord de la Neuville, le Cavalier de Courcy longe le canal de l'Aisne à la Marne. De septembre 1914 au 16 avril 1917, les troupes françaises et allemandes se livrent une guerre de positions depuis les deux talus de terre situés de part et d'autre du canal. Dans la journée du 16 avril 1917, le 410<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne enlève la position et poursuit son avance pendant deux jours, dégagant cette position.

### III / L'arrière du front : le soutien du front et Paris sous les bombes.

Les troupes attendent l'effort final qui se profile au printemps 1918. Présentée comme une période d'entraînements, de corvées et de repos, le mois de février 1918 est marqué à l'arrière du front par les bombardements aériens. A Paris, la défense antiaérienne s'organise pour empêcher les bombardiers allemands Gothas de sévir au-dessus de la ville.



16 / Référence : SPA 34 W 1753  
Consances-aux-Forges, Meuse, travail d'instruction du capitaine Garcenot, canon pneumatique Brandt en batterie.  
17/02/1918 opérateur Jacques Ridet.





17 / Référence : SPA 34 W 1758  
 Consances-aux-Forges, Meuse, travail d'instruction du capitaine  
 Garcenot, position du lanceur de grenades.  
 18/02/1918, opérateur Jacques Ridel.

- **Photos n° 16 et 17** : Les troupes s'exercent au camp d'entraînement de Consances-aux-Forges dans la Meuse. Depuis une position, des tirs sont effectués à l'aide d'un mortier pneumatique Brandt de 60 mm. Construit dans les usines d'Edgar Brandt, ce mortier novateur répond parfaitement aux contraintes imposées par la guerre de position. Facilement transportable car ne pesant que 16 kilos, ce mortier à air comprimé lance ces projectiles de manière discrète, ne dégageant ni fumée ni lueur qui trahirait sa position exacte. Sur le terrain d'entraînement, certains soldats s'exercent à lancer des grenades, en adoptant des positions qui permettent de viser plus facilement un objectif.



- **Photo n° 18** : Rassemblées en gare de Nancy, les équipes de ravitaillement attendent l'arrivée des tonneaux de vins. L'eau demeure la boisson ordinaire du soldat, le vin prend malgré tout une place importante dans la vie quotidienne des poilus. Chaque jour, un quart de litre est accordé aux troupes, nécessitant la mise en place d'un réseau de distribution important.

18 / Référence : SPA 21 GO 935  
 Nancy, distribution du vin au centre de ravitaillement.  
 26/02/1918, opérateur Auguste Goulden.



19 / Référence : SPA 31 BO 1598  
 Saint-Cyr, Yvelines, portraits pour la carte d'identité du  
 groupe des travailleurs coloniaux.  
 19/02/1918, opérateur Maurice Boulay



20 / Référence : SPA 19 GO 885  
 Morey, Meurthe-et-Moselle, zouaves et tirailleurs  
 malgaches cassant de la pierre dans une carrière.  
 15/02/1918, opérateur Auguste Goulden.

- **Photos n° 19 et 20** : Pour assurer le travail dans les usines de guerre, la France emploie au cours du conflit une importante main-d'œuvre immigrée. Provenant de tous les horizons de l'empire colonial français, ces travailleurs principalement originaires du Maghreb et d'Indochine œuvrent dans l'industrie ou l'agriculture. Des compagnies de travailleurs coloniaux sont alors créées pour encadrer cette main-d'œuvre. A Saint-Cyr dans les Yvelines, un groupe de travailleurs nord-africains, employés dans un magasin de ravitaillement, sont photographiés pour établir leur carte d'identité. Les troupes participent également aux travaux pénibles. En effet, la vie quotidienne des unités est souvent marquée par les corvées de terrassement. Dans une carrière de Meurthe-et-Moselle, un régiment de zouaves et un régiment de tirailleurs malgaches effectuent des travaux de voirie. Les hommes brisent les pierres destinées à réparer les routes endommagées par les bombardements et par le passage incessant des convois motorisés et hippomobiles.

**Photos n° 21 et 22** : Pour subvenir à ces besoins en main-d'œuvre, l'armée britannique emploie également des groupes de travailleurs originaires de son empire colonial. Au cours de la guerre, le contingent britannique est renforcé par la présence de plus d'un million quatre cent mille Indiens. Environ 12% de ces effectifs travaillent en France<sup>3</sup> dans les magasins de ravitaillement, la construction des infrastructures militaires et la mise en place de voies de communication. Sur le terrain d'aviation d'Azélot, des travailleurs indiens construisent les hangars et la piste destinés aux équipages de l'armée de l'air britannique. A Saint-Pierremont dans les Vosges, des travailleurs indiens se reposent dans leur cantonnement.

<sup>3</sup> « Le monde colonial face à la guerre », Mac Michel, in *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, sous la direction de Stéphane Audouin-Rouzeau et de Jean-Jacques Becker, Paris, éditions Fayard, pp.929-940.



21 / Référence : SPA 18 GO 861  
Camp d'aviation britannique d'Azélot, Meurthe-et-Moselle,  
portraits d'Hindous travaillant au camp.  
02/02/1918, opérateur Auguste Goulden.



22 / Référence : SPA 20 GO 903  
Saint-Pierremont, Vosges, portraits de soldats hindous.  
février 1918, opérateur Auguste Goulden.

- **Photo n° 23** : La guerre mobilise les femmes partout en Europe. Employées dans les usines, dans l'agriculture et les transports, les femmes occupent également une place importante dans l'administration. Au ministère de la Guerre à Paris, le personnel féminin apprend la dactylographie et le fonctionnement des machines à écrire.



23 / Référence : SPA 260 M 4890  
Paris, le ministère de la Guerre, salle d'apprentissage des dames  
dactylographes.  
21/02/1918, opérateur Albert Moreau.



24 / Référence : SPA 259 M 4888  
Paris, station Pigalle pouvant être utilisée comme abri en cas d'alerte. Les affiches.  
21/02/1918, opérateur Albert Moreau.



25 / Référence : SPA 257 M 4873  
Paris, essais d'appareils avertisseurs en cas de raids d'avions ennemis (sirène à manivelle).  
19/02/1918, opérateur Albert Moreau.

- **Photos n° 24 et 25** : Depuis le 31 janvier 1918, Paris subit une nouvelle vague de bombardements aériens. Les escadrilles de bombardiers Gothas provoquent d'importantes destructions matérielles dans la région parisienne, tuant également plusieurs dizaines de civils. Le 1<sup>er</sup> février 1918, une nouvelle attaque aérienne est menée au-dessus de la capitale, engendrant la mort de trente-sept personnes et blessant quatre-vingt-dix autres. Un avion allemand a été abattu par la défense antiaérienne qui accroît ses dispositifs de mise en alerte de la population et de défense de l'espace aérien. Dans Paris, des sirènes sont installées dans les lieux publics, avertissant la population en cas d'attaque. Celle-ci peut trouver refuge dans les stations du métropolitain spécialement aménagées en abri.



26 / Référence : SPA 257 M 4882  
Villacoublay, camp d'aviation. Machine à pomper l'essence dans le réservoir d'un avion Letord.  
20/02/1918, opérateur Albert Moreau.

- **Photo n° 26** : Sur l'aérodrome militaire de Villacoublay, un avion bombardier Letord est approvisionné en carburant par les équipes de mécaniciens. Equipé de deux moteurs Hispano-Suiza de 150 ch, ce bombardier atteint une vitesse maximale de 150 km/h et dispose d'une autonomie de 350 km.

#### IV / Les fronts extérieurs : Grèce occupée par les Alliés et poursuite en Arabie.

En proie aux incertitudes sur l'issue des combats qui se déroulent en France, les Alliés remportent dans les autres théâtres d'opérations des succès face aux armées austro-hongroises, bulgares et turques. En Grèce, les troupes françaises et britanniques contrôlent les ports. En Arabie, les hommes de la mission militaire française combattent aux côtés des tribus arabes contre les troupes turques.



27 / Référence : SPA 58 C 4363  
Le Pirée, Grèce, vue du port.  
12/02/1918, opérateur Machard, Pierre.

- **Photo n° 27** : Divisée depuis 1915 entre les partisans du roi Constantin I<sup>er</sup>, favorables à l'Allemagne, et les partisans du Premier ministre Vénizelos, favorables à la France et la Grande-Bretagne, la Grèce connaît une série de troubles politiques et militaires qui aboutissent, en décembre 1916, à l'occupation de son territoire par les armées françaises, britanniques, italiennes et russes. Abdiquant en juin 1917, le roi Constantin I<sup>er</sup> quitte un pays ravagé par la sécheresse et le rationnement. Dans le port antique du Pirée, les navires français et britanniques déchargent le ravitaillement nécessaire aux troupes engagées dans les Balkans.



28 / Référence : SPA 15 OS 517  
Col de Naglo Estar (Arabie), la colonne du capitaine Pisani.  
L'artillerie de montagne.  
18/02/1918, opérateur Charles Winckelsen.



29 / Référence : SPA 15 OS 510  
Abal Lesan (Arabie), évacuation d'un « pied gelé ».  
18/02/1918, opérateur Charles Winckelsen.

- **Photos n° 28, 29 et 30** : Depuis l'été 1916, les tribus arabes sont en révolte contre le pouvoir turc, qui domine le territoire du Proche-Orient. Conduite par le célèbre colonel britannique T.E. Lawrence, plus connu sous le nom de Lawrence d'Arabie, cette rébellion bénéficie du soutien militaire d'une mission française conduite par le colonel Edouard Bremond. Débarqués à Alexandrie en août 1916, le colonel Bremond et le capitaine Pisani combattent avec les tirailleurs et les spahis aux côtés des tribus arabes fédérées autour du jeune Fayçal, fils du roi Hussein calife de la Mecque. Malgré des divergences entre le colonel Bremond et le colonel T.E Lawrence, les troupes chérifiennes emmenées par les conseillers français et britanniques remportent d'importants succès militaires sur les troupes turques, notamment pour le contrôle de la voie de chemin de fer du Hedjaz. Seule voie de communication reliant les villes de Médine à Damas, cette voie ferrée constitue l'objectif majeur des troupes chérifiennes, qui, par son contrôle, empêchent l'arrivée de renforts turcs. En février 1918, les troupes arabes poursuivent leur avancée vers le nord, disposant désormais de l'appui des canons de montagne de 65 mm du capitaine Pisani arrivés au mois de janvier.



30 / Référence : SPA 14 OS 399  
Près de Ma'an (Arabie), officiers chérifiens.  
Février 1918, opérateur Charles Winckelsen.